Lecture croisée de " Ethnicity without Groups " et " Nationalist Politics and Everyday Ethnicity in a Transylvanian Town "

Antonela Capelle-Pogacean

▶ **To cite this version:**

Antonela Capelle-Pogacean. Lecture croisée de " Ethnicity without Groups " et " Nationalist Politics and Everyday Ethnicity in a Transylvanian Town ". Critique Internationale, 2008, 40, pp.153 - 158. 10.3917/crii.040.0153 . hal-01022096v2

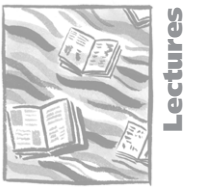
HAL Id: hal-01022096

https://sciencespo.hal.science/hal-01022096v2

Submitted on 23 May 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



ROGERS BRUBAKER

Ethnicity without Groups

Harvard, Harvard University Press, 2004,

X-284 pages.

ROGERS BRUBAKER, MARGIT FEISCHMIDT, JON FOX, LIANA GRANCEA

Nationalist Politics and Everyday Ethnicity in a Transylvanian Town

Princeton, Princeton University Press, 2006,

XX-440 pages.

par Antonela Capelle-Pogăcean

Pendant de nombreuses années, Rogers Brubaker a travaillé dans la perspective macrosociologique « des grandes structures, des vastes processus et des immenses comparaisons »[1] soit pour déchiffrer les langages contrastés de la nation en Allemagne et en France[2], soit pour éclairer les contours des nationalismes centre-est-européens dans la configuration triangulaire des « États nationalisants », des « minorités » et des « patries externes »[3]. Dans ses deux derniers ouvrages en revanche, il a délaissé les vastes espaces et les temps longs. *Ethnicity without Groups* et *Nationalist Politics and Everyday Ethnicity in a Transylvanian Town* sont tous deux consacrés à l'exploration de l'univers hétérogène des phénomènes identitaires et parcourus par la même ambition de renouveler « les termes de la conversation » (p. 357) sur ces objets. Bien qu'étant de genre différent, ils entretiennent un riche dialogue. Plusieurs des pistes théoriques et critiques lancées dans les huit études consacrées en 2004 aux questions d'ethnicité, de race, de nationalisme, de violence ethnique, de migrations et d'assimilation, certaines co-signées avec d'autres auteurs, sont en effet prolongées et affinées dans *Nationalist Politics* ; tandis que le terrain d'enquête auquel s'adosse ce dernier façonne les questionnements théoriques formulés dans le volume de 2004.

Ce terrain est celui de Cluj (Klausenburg/Kolozsvár), capitale historique et intellectuelle de la Transylvanie, scène après la chute du régime communiste

1. Charles Tilly, *Big Structures, Large Processes, Huge Comparisons*, New York, Russell Sage Foundation, 1984.
2. Rogers Brubaker, *Citizenship and Nationhood in France and Germany*, Harvard, Harvard University Press, 1992.
3. R. Brubaker, *Nationalism Reframed: Nationhood and the National Question in the New Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996.

roumain en décembre 1989 de maintes disputes ethno-politiques qui réactualisèrent un répertoire historique de la rivalité hungaro-roumaine cristallisé depuis le XIXe siècle. Entre 1995 et 2001, Brubaker arpente ses rues en compagnie du jeune sociologue américain Jon Fox, qui a séjourné à Cluj pendant plusieurs années, et de deux chercheuses originaires de la ville, l'anthropologue hongroise Margit Feischmidt et la sociologue roumaine Liana Grancea [4]. L'écart observé entre la saillance du thème de l'ethnicité sur la scène politique locale et sa moindre visibilité dans le quotidien fournit le point de départ de leur exploration. Au premier abord en effet, la ville dirigée entre 1992 et 2004 par un maire roumain ultranationaliste semble bruire de fortes tensions entre la « majorité roumaine » et la « minorité hongroise » (laquelle représente un cinquième de la population). Auscultée au quotidien, saisie à travers les inquiétudes et les joies de ses habitants, elle apparaît cependant moins marquée par le conflit des appartenances. Ce décalage n'inspire pas ici une analyse instrumentaliste de l'ethnicité, ni une nouvelle version de la thèse de la « manipulation par les élites ». Il invite plutôt à reconsidérer d'une manière critique les concepts utilisés pour rendre compte des phénomènes identitaires, à commencer par celui de « groupe ».

De fait, les différentes études qui composent l'ouvrage de 2004 avaient déjà pour fil rouge la critique du « groupisme ». Cet écueil n'est pas propre aux analyses « dures » des phénomènes identitaires, qui naturalisent, essentialisent et réifient les groupes. Il est également perceptible, rappelle Brubaker, chez certains adeptes d'un constructivisme « mou », routinisé, promu comme un nouveau critère de respectabilité académique. C'est ce constructivisme mou qui constitue la deuxième cible des critiques de Brubaker [5]. Que l'identité (comme l'ethnicité, la race, etc.) soit le fruit d'une construction sociale constitue désormais un lieu commun de la littérature savante. Mais le trouble demeure quant aux conditions cognitives, politiques et sociales qui rendent aisée la naturalisation des groupes dans certaines circonstances et assure le succès du travail performatif des entrepreneurs identitaires. *Ethnicity without Groups* n'invite pas seulement à un usage affiné du concept de groupe. L'une des contributions du recueil – « Beyond Identity » (co-signée avec Frederik Cooper) – propose la mise aux oubliettes de l'« identité », concept brouillé par des usages politiques et savants intenses et renvoyant à des phénomènes extrêmement divers.

4. Margit Feichmidt, *Ethnizität als Konstruktion und Erfahrung. Symbolstreit und Alltagskultur im Siebenbürgischen Cluj*, Münster-Hamburg-Londres, LIT-Verlag, 2003 ; Jon Fox, « Missing the Mark: Nationalist Politics and Student Apathy », *East European Politics and Societies*, 18 (3), 2004, p. 363-393.

5. Voir également Martina Avanza, Gilles Laferté, « Dépasser la "construction des identités" ? Identification, image sociale et appartenance », *Genèses*, 61, décembre 2005, p. 134-152.

Cette prise de distance théorique et analytique vis-à-vis de l'« identité » et du « groupe » se nourrit en partie des débats académiques et politiques nord-américains relatifs à l'institutionnalisation des politiques multiculturelles et donc à la nature des « groupes » à protéger. *Nationalist Politics* donne à voir l'application du credo « antigroupiste » sur le terrain centre-est européen. À partir d'autres enjeux, cette aire a été également l'objet de nombreuses lectures réifiantes qui prétendaient éclairer la saillance dans la durée des conflits ethno-identitaires régionaux. Échapper au piège du groupe ne revient pourtant pas à enfiler l'habit trop étroit de l'individualisme méthodologique ou ontologique, ni à céder à la célébration postmoderne de la fluidité identitaire. *Nationalist Politics* reprend la distinction inspirée par Pierre Bourdieu[6] et formulée dans *Ethnicity without Groups* entre « catégorie » (ethnique, nationale) et « groupe ». La première, qui peut se nourrir d'une histoire des relations de pouvoir, constitue un prérequis pour la formation, plus ou moins durable, du second, à l'initiative d'entrepreneurs ethno-politiques[7]. À travers une démarche processuelle, relationnelle et interactive, informée en outre par les apports des théories cognitives, *Nationalist Politics* propose ainsi une analyse du fonctionnement macro et surtout micropolitique des catégories ethniques et nationales, observé à travers le prisme hungaro-roumain tel qu'il se cristallise à Cluj. La multiplication des perspectives disciplinaires (histoire, macro et microsociologie, ethnographie), des méthodes (observation participante, analyse de conversation, entretien, analyse institutionnelle, approche interactionniste, etc.) et des sources (presse locale et nationale, données des recensements, vaste littérature secondaire de langue anglaise, hongroise, roumaine, allemande, française) enrichit considérablement cette exploration du domaine de l'ethnicité.

La première partie de l'ouvrage cerne les contours des politiques nationalistes redéployées dans la ville après la chute du communisme. Le regard glisse, d'une manière télescopique, sur des temps et des espaces emboîtés : celui de l'Europe du centre-est, traversée à partir du milieu du XIX^{e} siècle par des revendications nationalistes concurrentes ; celui de la Transylvanie pluri-ethnique et multireligieuse, intégrée après 1867 à l'État hongrois et après 1918 à l'État roumain, tous deux « nationalisants » ; enfin, celui de Klausenburg/Kolozsvár/Cluj, ville de langues allemande et hongroise par le passé, devenue

6. *Cf.* Pierre Bourdieu, « L'identité et la représentation. Éléments pour une réflexion critique sur l'idée de région », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 35, novembre 1980, p. 63-72.

7. Le même souci de clarification terminologique donnant lieu à un effort semblable de délimitation du « groupe » et de la « catégorie » débouche dans un contexte français, où la question de l'État jouit d'une plus grande centralité, sur des formulations différentes. *Cf.* Gérard Noiriel, « Représentation nationale et catégories sociales, l'exemple des réfugiés politiques », *Genèses*, 26, avril 1997, p. 25-54.

progressivement une ville « hongroise », puis une ville « roumaine ». Le récit de la nationalisation de l'ordre politique demeure compréhensible pour le lecteur non familiarisé avec la région. Il véhicule cependant un certain déterminisme historique et n'échappe pas complètement au « groupisme » qu'induit jusqu'à un certain point la perspective macrosociologique. Brubaker et ses coauteurs ont raison de supposer que la diffusion des idéologies nationales et le travail des institutions identificatrices (notamment de l'État-nation) contribuent à partir de la fin du XIX[e] siècle à la consolidation des catégories ethnonationales[8]. Mais les contenus de ces dernières ne changent-ils pas selon les groupes sociaux, les contextes politiques et idéologiques et les périodes historiques ? Était-ce bien la même chose de s'identifier « Hongrois » à Cluj en 1867, en 1914, en 1920 et en 1989 ? On doute en outre de la valeur heuristique de la comparaison « nationalisme centre-est européen »/« nationalisme occidental », brouillée par des usages idéologiques[9] et qui tend à homogénéiser vers l'intérieur les espaces considérés et à radicaliser vers l'extérieur leur différence.

Nettement plus étendue que la première partie, puisqu'elle couvre huit des douze chapitres du livre, la seconde partie – microsociologique – traduit davantage l'ambition des auteurs de changer « les termes de la conversation » sur l'ethnicité en plaçant le regard sur la vie quotidienne. Cette posture analytique va de pair avec le choix d'une « méthode oblique », qui consiste à ne pas interpréter la société locale à travers une grille de lecture « ethnique » prédéterminée, mais à laisser « advenir » l'ethnicité – non pas « substance », mais « prisme interprétatif de l'ordre social » –, afin de pouvoir saisir « ses lieux, ses modes de fonctionnement et sa saillance (…) dans la vie quotidienne » (p. 168). Point de face-à-face donc de deux groupes, « les Roumains » naguère minoritaires, qui constituent désormais plus de 80 % des habitants de la ville, et « les Hongrois », autrefois dominants sur le plan démographique, politique, économique et culturel. Ce regard « oblique » guide l'organisation de la partie et le choix des entrées (catégories ethniques, pratiques ethno-linguistiques, sociabilités autour des institutions « hongroises », ethnicisation des interactions « nominalement » mixtes et qui ne sont pas éprouvées dans ces

8. Voir Pieter M. Judson, Marsha L. Rozenblit (eds), *Constructing Nationalities in East Central Europe*, New York, Berghahn Books, 2005 ; P. M. Judson, *Guardians of the Nation: Activists on the Language Frontiers of Imperial Austria*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 2006 ; Jeremy King, *Budweisers into Czechs and Germans: A Local History of Bohemian Politics, 1848-1948*, Princeton, Princeton University Press, 2002 ; Robert Nemes, *The Once and Future Budapest*, Dekalb, Ill., Northern Illinois University Press, 2005.

9. Voir Maria Todorova, « The Trap of Backwardness: Modernity, Temporality, and the Study of Eastern European Nationalism », *Slavic Review*, 64 (1), 2005, p. 140-164.

termes par leurs participants, redéploiements des catégories ethniques sous l'effet des circulations migratoires, etc.)

Les extraits de conversations (chap. 6) révèlent que les difficultés quotidiennes des habitants de Cluj, confrontés à des changements socioéconomiques d'une grande ampleur après la chute du régime communiste et à une différenciation sociale accélérée, sont rarement énoncées dans le registre de l'ethnicité, la polarité eux/nous se référant davantage à la relation dirigeants/dirigés. Ce constat débouche sur une analyse originale de l'ethnicité en tant que « modalité d'expérience » intermittente (chap. 7). Parlant « des choses de la religion », l'historien français Paul Veyne rappelait que l'intensité n'était pas « le régime de croisière de la quotidianité »[10]. Il en va de même pour l'ethnicité. Les auteurs cernent les contours d'une ethnicité « nominale », indépendante du contexte, et d'une ethnicité « contextuelle », activée par les habitants de Cluj – plus fréquemment du côté hongrois que du côté roumain – à des moments particuliers, comme étant la catégorie la plus pertinente pour « interpréter une expérience, poser le diagnostic d'une situation, s'auto-identifier ou identifier les autres » (p. 208). Ce faisant, ils veillent à observer les catégories ethniques dans un registre plus large d'appartenances quelques fois concurrentes. Ainsi examinent-ils les relations entre catégories ethniques et régionales, pouvant déboucher, selon les contextes, sur un renforcement ou un affaiblissement des appartenances ethno-nationales. Les appartenances à la ville de Cluj (et à ses différents quartiers), par-delà la grande distinction entre « anciens » (précommunistes) et « nouveaux » urbains, fondée sur des lectures divergentes du communisme, apparaissent en revanche insuffisamment exploitées. L'attention accordée aux pratiques sociales guide également le chapitre consacré aux institutions (écoles, Églises, lieux de travail, associations, médias) (chap. 9) qui animent le « monde hongrois » de Cluj et insère celui-ci dans une durée plus longue que celle des interactions éphémères. Ces institutions ne sont pas examinées en tant que porteuses d'une idéologie identitaire dont il s'agirait de déchiffrer le contenu, mais comme des lieux qui organisent des sociabilités, des vecteurs d'une ethnicité routinisée, banalisée. Les auteurs soulignent à juste titre que la présence de ce tissu institutionnel offre une explication structurelle à la reproduction – fût-elle partielle – du « monde hongrois » de Cluj, reproduction qui n'exige pas nécessairement la présence d'individus engagés corps et âme en faveur de la « cause magyare ».

Plus généralement les auteurs de *Nationalist Politics* contestent d'une manière convaincante la thèse de la continuité qui existerait entre un « nationalisme

10. Paul Veyne, « L'interprétation et l'interprète. À propos des choses de la religion », *Enquête*, 3, 1er semestre 1996, p. 241-270.

banal », sans cesse renouvelé dans la vie de tous les jours, et des politiques nationalistes[11]. En déplaçant le regard depuis la scène politique vers les pratiques quotidiennes, ils invitent à ne pas confondre les discours des élites et des institutions d'encadrement avec les pratiques des « identifiés ». Ils enrichissent ainsi une littérature qui s'est plus intéressée à la production des catégories identitaires, à leur diffusion et à leur institutionnalisation, qu'à leurs réceptions et remaniements. On peut toutefois regretter une vision un peu trop binaire du monde social, divisé entre « élites » et « citoyens ordinaires ». À quand une application de la même méthode « oblique » pour affiner l'intelligence des processus d'ethnicisation du politique à travers une démarche plus soucieuse de parcourir les multiples liens qui unissent le « haut » et le « bas », par-delà les figures de l'écart et du miroir ? ■

Antonela Capelle-Pogăcean est chargée de recherche à Sciences Po/CERI et enseigne à Sciences Po. Ses recherches actuelles portent sur les politiques de l'identité et les investissements minoritaires en politique, sur les recompositions du religieux et des imaginaires sociaux en Hongrie et en Roumanie. Elle a notamment publié *Religion(s) et identité(s) en Europe. L'épreuve du pluriel* (avec Patrick Michel et Enzo Pace, Paris, Presses de Sciences Po, 2007) ; « Les partis minoritaires, des partis "comme les autres" ? Les expériences du MDL en Bulgarie et de l'UDMR en Roumanie » (avec Nadège Ragaru, *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, 38 (4) 2007, p. 115-148) ; « La mélancolie des dissidents », dans Christian Lequesne, Monika Mac-Donagh Pajerova (dir.), *La citoyenneté démocratique dans l'Europe des Vingt-Sept* (Paris, L'Harmattan, 2007, p. 127-142).
Adresse électronique : **capellepogacean@ceri-sciences-po.org**

11. Michael Billig, *Banal Nationalism*, Londres, Sage, 1995.